

Sibylline Ophélie

Scènes de *Hamlet* de William Shakespeare

Textes additionnels de Gilles Gleizes

PREMIERE PARTIE

**Chant : *Chanson d'Ophélie* extraite de *Hamlet* d'Ambroise Thomas –
Livret : Michel Carré et Jules Barbier d'après Shakespeare (première strophe)**

*Pâle et blonde
Dort sous l'eau profonde
La Willis au regard de feu !
Que Dieu garde
Celui qui s'attarde
Dans la nuit au bord du lac bleu !
Heureuse l'épouse
Au bras de l'époux !
Mon âme est jalouse
D'un bonheur si doux !
Nymphé au regard de feu,
Hélas ! tu dors sous les eaux du lac bleu !*

Entrent les comédiens. Ils s'adressent au public.

- Shakespeare...
- Sa vie, dont ne restent que quelques traces, est pour nous une énigme.
- Son œuvre, si multiple et foisonnante, est aussi une énigme.
- Dans cette œuvre, la pièce *Hamlet*, complexe et riche de sens, fait elle-même figure d'énigme.
- Et de tous les protagonistes de *Hamlet*, Ophélie, tant dans sa folie que sa mort, est le plus énigmatique.
- Si les énigmes de la vie et de l'œuvre de Shakespeare restent insolubles, on peut au moins, en posant l'énigme d'Ophélie, tenter de résoudre celle de *Hamlet*.
- Pour poser cette énigme, commençons par la fin, non pas la fin de la pièce, mais celle du personnage. Sa fin sur terre.
- Il faut d'abord préciser que l'action se situe au Danemark où règne le roi Claudius, au château d'Elseneur et dans ses environs.
- L'époque n'est pas définie mais les mises en scène la situent souvent dans un temps variant du bas Moyen-Âge à la post-Renaissance.

Musique

- A la fin du quatrième acte, la reine Gertrude s'adresse ainsi à Laerte, le frère d'Ophélie.

La reine : Votre sœur s'est noyée, Laerte.

Laerte : Noyée ?

- La reine parle alors d'un accident. Pourtant, au cinquième acte, lors de l'enterrement d'Ophélie, Laerte reproche au prêtre qui en est chargé, la quasi-clandestinité de celui-ci.

Laerte : Pas d'autre cérémonie ?

Le prêtre : Ses obsèques ont été célébrées avec toute la latitude permise. Sa mort était douteuse.

- C'est à dire qu'il ne s'agirait peut-être pas d'un accident mais d'un suicide, acte que condamnait alors l'Eglise.

Laerte : Prêtre grossier, ma sœur sera un ange secourable quand toi tu brûleras en enfer.

Hamlet (*dissimulé, avec culpabilité*): Quoi, la belle Ophélie !

- Celui qui parle, ainsi dissimulé, est le prince Hamlet. Pourquoi est-il dissimulé alors qu'il est le prince de Danemark ? Et pourquoi sa voix exprime-t-elle de la culpabilité ?

- Par ailleurs, pourquoi hésite-t-on entre l'accident et le suicide ? Cette hésitation entre deux causes de la mort n'en cacherait-elle pas une troisième ? N'aurait-on pas provoqué l'accident ? N'aurait-on pas suicidé cette pauvre Ophélie ? N'y aurait-il pas eu homicide ?

- Accident ? Suicide ? Meurtre ?

- Trois causes possibles de la mort d'Ophélie.

- Entre les scènes où apparaît Ophélie, nous résumerons la pièce dont nous donnerons quelques extraits.

Musique

- Descendons au premier acte, lors du couronnement du roi Claudius. Le précédent roi son frère, prénommé Hamlet comme son fils, est mort il y a deux mois. Claudius, a non seulement pris sa place sur le trône mais il a aussi épousé sa veuve, Gertrude, ainsi toujours reine. Assiste au couronnement le prince Hamlet, neveu de Claudius et fils de Gertrude donc. Il était absent du château à la mort de son père, étudiant en Allemagne à l'université de Wittemberg. Assistent également au couronnement Laerte, revenu de France, et son père Polonius, chambellan du roi.

- Laerte s'en retourne maintenant en France. Mais auparavant, il fait ses adieux à sa sœur.

Cris de mouettes, bruits de vagues. Ciel clair et lumineux.

Laerte : Mes affaires sont à bord. Adieu. Et, ma sœur, dès que les vents seront favorables et qu'il y aura un navire en partance, ne t'endors pas, mais donne-moi de tes nouvelles.

Ophélie : En doutes-tu ?

Laerte : Pour ce qui est d'Hamlet et du badinage de ses faveurs, n'y vois qu'une fantaisie, un caprice du sang, une violette dans la jeunesse de sa prime saison, précoce mais passagère, suave mais éphémère, le parfum et la récréation d'une minute. Rien de plus.

Ophélie : Rien de plus ?

Laerte : N'y vois rien de plus. Peut-être t'aime-t-il aujourd'hui, mais tu dois craindre, ayant pesé sa grandeur, que son désir ne soit pas le sien propre. Car lui-même est assujéti à sa naissance : il ne peut pas, comme les gens sans importance, trancher selon son gré, car de son choix dépendent le bien-être et la santé de l'Etat tout entier. Le ver ronge les premiers-nés du printemps trop souvent sans attendre que leurs boutons soient éclos, et c'est dans le matin et la rosée limpide de la jeunesse que les souffles infectieux sont les plus menaçants. Sois donc prudente.

Ophélie : Je garderai la substance de cette bonne leçon comme sentinelle de mon cœur. Mais, mon cher frère, ne va pas, comme certain pasteur impie, me montrer le raide et épineux chemin du ciel, quand lui-même, gonflé d'orgueil, impudent libertin, il foule le sentier printanier des plaisirs et n'a pas cure de son propre sermon.

Laerte : Ô ne crains rien pour moi. (*Entre Polonius.*) Mais voici mon père qui vient. L'occasion sourit à de seconds adieux.

Polonius : Encore ici, Laerte. A bord, à bord, que diable ! Le vent gonfle l'épaule de ta voile.

Laerte : Adieu, Ophélie ; et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit.

Ophélie : C'est verrouillé dans ma mémoire et tu en gardes toi-même la clé.

Laerte : Adieu.

Il sort.

Polonius : Qu'est-ce donc, Ophélie, qu'il t'a dit ?

Ophélie : Ne vous déplaît, quelque chose touchant le seigneur Hamlet.

Polonius : Par Dieu, bien avisé. On me dit qu'il vous a très souvent ces derniers temps recherché en privé, et que vous-même de votre accueil avez été très généreuse et très prodigue. S'il en est ainsi, je dois vous dire que vous ne comprenez pas assez clairement ce qui convient à ma fille et à votre honneur. Qu'y a-t-il entre vous ? Dis-moi la vérité.

Ophélie : Mon seigneur, il m'a, ces derniers temps, fait beaucoup d'offres de son affection pour moi.

Polonius : Affection ? Ouais, tu parles comme une oie blanche novice dans ce genre de péril. Et ses offres, comme tu les appelles, tu y crois ?

Ophélie : Je ne sais pas, mon seigneur, ce que je dois penser.

Polonius : Par Dieu, je vais t'instruire. Pense que tu n'es qu'un bébé d'avoir pris pour bon argent ces offres qui ne sont que de la fausse monnaie. Fais-toi plus chère, sinon tu me feras l'enfant.

Ophélie : Mon seigneur, il m'a pressée de son amour de façon honorable.

Polonius : Oui, tu peux dire : façons. C'est ça, c'est ça !

Ophélie : Et il a donné à ses paroles, mon seigneur, la caution de presque tous les serments sacrés du ciel.

Polonius : Oui, piège pour prendre les bécasses ! Je sais bien, moi, quand le sang brûle, avec quelle libéralité l'âme prête des serments à la langue. Ceci une fois pour toutes. Je ne veux plus en clair, à partir d'aujourd'hui, que tu galvaudes un seul moment de ton loisir à échanger des paroles avec le seigneur Hamlet. Veilles-y, c'est un ordre. Allez.

Ophélie : Je vous obéirai, mon seigneur.

- Notez ce qu'a dit Ophélie à son frère.

Ophélie : Mon cher frère, ne va pas, comme certain pasteur impie, me montrer le raide et épineux chemin du ciel, quand lui-même, gonflé d'orgueil, impudent libertin, il foule le sentier printanier des plaisirs et n'a pas cure de son propre sermon.

- En faisant douter Ophélie de la fidélité des paroles aux actes, Shakespeare ferait-il allusion à un autre doute : celui qui plane au château d'Elseleur ? Et ce doute est celui de la légitimité de Claudius sur le trône. Car après minuit, un spectre hante les remparts du château. Deux gardes, Bernardo et Marcellus, en ont été témoins. Ils en ont informé Horatio, ami de Hamlet avec lequel il a étudié à Wittenberg. Voulant en avoir le cœur net, Horatio s'est rendu la nuit sur les remparts.

Bruit du vent. Ciel obscur et nuageux

Horatio : Eh bien, cette chose est-elle de nouveau apparue cette nuit ?

Bernardo : Je n'ai rien vu.

Marcellus : Horatio dit que c'est pure imagination et se refuse à croire à cette terrible vision que par deux fois nous avons eue.

Horatio : Allons, allons, elle ne paraîtra pas.

Musique. Entre le spectre.

Marcellus : Regarde, là, il revient

Bernardo : Et sous le même aspect que le Roi qui est mort.

Marcellus : Toi qui es savant, parle-lui, Horatio.

Bernardo : N'est-il pas semblable au Roi ? Observe-le, Horatio.

Horatio : Très semblable. J'en suis bouleversé d'effroi et de stupeur.

Bernardo : Il voudrait qu'on lui parle.

Marcellus : Questionne-le, Horatio.

Horatio : Qui es-tu, toi qui usurpes cette noble et guerrière figure dans laquelle la Majesté de Danemark ensevelie naguère marchait ? Par le ciel, je te l'ordonne, parle.

Marcellus : Il est offensé.

Musique. Le spectre s'éloigne.

- Horatio va voir Hamlet et l'informe de ce qu'il a vu. Voulant à son tour en avoir le cœur net, Hamlet décide d'aller la nuit suivante sur les remparts avec Horatio et Marcellus.

Bruit du vent. Ciel obscur et nuageux.

Hamlet : Quelle heure à présent ?

Marcellus : Minuit a sonné

Horatio : Dans ce cas, le moment est proche où l'esprit a coutume de venir.
(*Musique. Entre le spectre.*) Voyez, mon seigneur, il vient.

Hamlet : Je te nomme Hamlet, Roi, père, royal Danois. Ô réponds-moi.

Le spectre fait un signe.

Horatio : Il vous fait signe de le suivre comme s'il désirait confier quelque chose à vous seul.

Marcellus : Il vous invite vers un lieu plus retiré. Ne le suivez pas.

Horatio : Non, à aucun prix.

Ils retiennent Hamlet.

Hamlet : Lâchez-moi, messieurs. Par le ciel, je fais un spectre de qui me retient. (*Au spectre*) Va, je te suis.

Hamlet sort.

Horatio : Que va-t-il sortir de tout cela ?

Marcellus : Quelque chose est pourri dans l'Etat de Danemark.

Horatio : Le ciel en réglera le cours.

Ils sortent. Musique. Hamlet entre et fait face au spectre.

Le spectre : Ecoute-moi.

Hamlet : J'écoute.

Le spectre : L'heure est presque venue où je dois retourner aux supplices des flammes sulfureuses.

Hamlet : Hélas, pauvre spectre.

Le spectre : Prête une oreille attentive à ce que je vais révéler.

Hamlet : Parle, je me dois de t'écouter.

Le spectre : Comme de me venger quand tu auras écouté.

Hamlet : Quoi ?

Le spectre : Venge son meurtre infâme et contre nature.

Hamlet : Meurtre !

Le spectre : Sache, noble fils, que le serpent dont la piqûre a tué ton père porte aujourd'hui sa couronne.

Hamlet : Mon oncle !

Le spectre : Oui, cette bête incestueuse a gagné à son infâme luxure le désir de ma reine aux semblants si vertueux. Mais je crois sentir l'air du matin. Je dois être bref. Alors que je dormais dans mon verger, ton oncle vint à la dérobée avec le suc de la jusquiame et dans les porches de mes oreilles, il versa la lépreuse distillation. Ainsi, dans mon sommeil, par la main d'un frère, vie, couronne, reine me furent en un instant ravies. Si la nature parle en toi, ne souffre pas cela. Mais de quelque façon que tu agisses, ne laisse pas ton âme tramer quoi que ce soit contre ta mère. Abandonne-la au ciel.

- La reine Gertrude est donc aussi incestueuse puisqu'elle a épousé Claudius après la mort de son mari. En effet, on considérerait alors comme incestueuse une femme ayant épousé son beau-frère.

- Par contre elle ne serait pas au courant de l'assassinat du roi par son frère.

Le spectre : Adieu, adieu. Souviens-toi de moi.

Le spectre sort.

Hamlet : A présent, ma devise, ce sera : « Souviens-toi de moi. »

Entrent Horatio et Marcellus.

Horatio : Mon seigneur.

Marcellus : Seigneur Hamlet.

Hamlet : Mes bons amis, accordez-moi une faveur.

Horatio : Laquelle, mon seigneur ? Volontiers.

Hamlet : Ne révélez jamais ce que vous avez vu cette nuit.

Horatio, Marcellus : Jamais, mon seigneur.

Hamlet : De quelque étrange et bizarre façon que je me comporte - car désormais peut-être je trouverai bon d'affecter une humeur bouffonne - me voyant dans ces moments-là, n'allez jamais suggérer que vous savez quelque chose sur moi. Jurez cela.

La voix du spectre : Jurez.

Hamlet : Ah, ah, vous entendez le bonhomme dans les dessous. Jurez sur mon épée.

La voix du spectre : Jurez sur son épée.

Ils jurent.

Hamlet : Messieurs, rentrons ensemble. Et toujours le doigt sur les lèvres, je vous prie.

Ils sortent. Musique.

- Hamlet décide donc de venger son père et, pour mener son projet à bien, de simuler la folie.

- De cette folie feinte, Ophélie est le premier témoin.

Polonius : Eh bien, Ophélie, qu'y a-t-il ?

Ophélie : Ô mon seigneur, mon seigneur, j'ai eu si peur.

Polonius : De quoi, au nom du ciel ?

Musique

Ophélie : Mon seigneur, j'étais en train de coudre dans ma chambre, quand le seigneur Hamlet, son pourpoint tout dégrafé, pâle comme son linge, et avec un regard pitoyable comme si l'enfer l'avait relâché pour en dire les terreurs, il s'avance sur moi.

Polonius : Fou d'amour pour toi ?

Ophélie : Mon seigneur, je ne sais pas , mais vraiment je le crains.

Polonius : Qu'a-t-il dit ?

Musique

Ophélie : Il m'a prise par le poignet et m'a serrée très fort. Puis il m'a éloignée de toute la longueur de son bras, et avec son autre main ainsi sur le front, il s'abîme à scruter mon visage comme s'il voulait le dessiner. Longtemps il est resté ainsi. A la fin, secouant un peu mon bras, et hochant la tête trois fois de haut en bas, il poussa un soupir si pitoyable et si profond que ce soupir sembla briser sa poitrine et exténuer son être. Puis il me laisse aller, et la tête tournée vers moi par dessus son épaule, il sembla trouver son chemin sans ses yeux, car il franchit la porte sans leur secours et jusqu'au bout planta leur lumière sur moi.

Polonius : C'est le délire même de l'amour, dont le caractère violent se détruit lui-même, et qui conduit la volonté à des entreprises désespérées aussi souvent qu'aucune autre passion qui, sous le ciel, afflige nos natures. Voyons, lui as-tu parlé durement ces derniers temps ?

Ophélie : Non, mon bon seigneur, mais comme vous me l'avez ordonné, j'ai repoussé ses lettres et lui ai refusé tout accès auprès de moi.

Polonius : Cela l'a rendu fou. Je suis navré de ne pas l'avoir observé avec plus d'attention et de jugement. Je redoutais qu'il ne fit que badiner et ne voulût te perdre. Maudite méfiance ! Viens, allons trouver le Roi. Il faut que cet amour soit connu, car le tenir secret donnerait plus de peine que le révéler ne nous vaudra de haine. Viens.

- Si Polonius pense que Hamlet est fou d'amour, Claudius doute de cette folie.

Claudius : Pensez-vous que ce soit cela ?

Gertrude : C'est possible, même très vraisemblable.

Claudius : Comment le vérifier ?

Polonius : Vous savez que, plusieurs heures durant, il marche ici dans la galerie.

Gertrude : Oui, en effet.

Polonius : A ce moment, je lâche sur lui, ma fille. Soyons vous et moi derrière une tenture, observons la rencontre.

Claudius : Essayons cela.

Gertrude : Pour vous, Ophélie, je souhaite que vos sages beautés soient l'heureuse cause de la fureur d'Hamlet.

Ophélie : Madame, je le souhaite.

Polonius : Ophélie, promène toi ici. - Votre grâce, s'il vous plaît, allons prendre place. - Lis ce livre. Ce semblant de piété colorera ta solitude. - Nous sommes souvent à blâmer en ceci, et il n'est que trop prouvé, qu'avec le visage de la dévotion et de pieuses actions, nous enrobons de sucre le diable lui-même.

Claudius (à part) : Oh, ce n'est que trop vrai. Quel cinglant coup de fouet ce discours donne à ma conscience. La joue de la catin, embellie par l'art du plâtre, n'est pas plus laide sous le maquillage qui la flatte que ne l'est mon forfait sous le badigeon de mes mots. Ô lourd fardeau !

Polonius : Je l'entends qui vient. Retirons-nous, mon seigneur.

Sortent Claudius et Polonius. Entre Hamlet.

Hamlet : Être ou ne pas être, telle est la question. Est-il plus noble pour l'esprit de souffrir les coups et les flèches d'une injurieuse fortune, ou de prendre les armes contre une mer de tourments, et, en les affrontant, y mettre fin ? Mourir... dormir, rien de plus ; et par un sommeil dire : nous mettons fin aux souffrances du cœur et aux mille chocs naturels dont hérite la chair : c'est une dissolution ardemment désirable. Mourir, dormir ; dormir, rêver peut-être... Ah, c'est là l'écueil : car dans ce sommeil de la mort les rêves qui peuvent surgir, une fois dépouillée cette enveloppe mortelle, arrêtent notre élan... C'est là la pensée qui donne au malheur une si longue vie. Car qui voudrait supporter les fouets et la morgue du temps, les outrages de l'oppresser, la superbe de l'orgueilleux, les affres de l'amour dédaigné, la lenteur de la loi, l'insolence du pouvoir et les humiliations que le patient mérite endure des médiocres, quand il pourrait lui-même s'en rendre quitte d'un coup de dague ? Qui voudrait porter ces fardeaux, gémir et suer sous une vie harassante, si la terreur de quelque chose après la mort, contrée inexplorée dont la borne franchie, nul voyageur ne revient, ne déroutait la volonté et ne nous faisait supporter les maux que nous avons plutôt que fuir vers d'autres dont nous ne savons rien ? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches, et ainsi la couleur première de la résolution s'étirole au pâle éclat de la pensée, et les entreprises de grand essor et conséquences se détournent de leur cours et perdent le nom d'action. Mais silence, la belle Ophélie ! Nymphé, dans tes prières souviens-toi de tous mes péchés.

Musique

Ophélie : Mon bon seigneur, comment se porte Votre Grâce après tant de jours ?

Hamlet : Humblement, je vous remercie, bien.

Ophélie : Mon seigneur, j'ai des souvenirs de vous qu'il me tardait depuis longtemps de vous rendre. Je vous prie de les recevoir à présent.

Hamlet : Moi, non. Je ne vous ai jamais rien donné.

Ophélie : Mon vénéré seigneur, vous savez bien que si, et avec des mots composés d'un souffle si délicieux qu'ils rendaient ces choses plus riches. Leur parfum perdu, reprenez-les ; car pour un noble esprit, riches dons deviennent pauvres quand le donneur se fait cruel. Tenez, mon seigneur.

Hamlet : Ah, ah ! Êtes-vous vertueuse ?

Ophélie : Mon seigneur ?

Hamlet : Êtes-vous belle ?

Ophélie : Que veut dire Votre Seigneurie ?

Hamlet : Que si vous êtes vertueuse et belle, votre vertu ne devrait pas admettre de pourparlers avec votre beauté.

Ophélie : La beauté, mon seigneur, peut-elle avoir meilleur commerce qu'avec la vertu ?

Hamlet : Certes, oui, car le pouvoir de la beauté transformera la vertu en maquerelle plus vite que la force de la vertu ne changera la beauté à son image. C'était autrefois un paradoxe, mais aujourd'hui le temps en donne la preuve. Je vous aimais jadis.

Ophélie : En vérité, mon seigneur, vous me l'avez fait croire.

Hamlet : Vous n'auriez pas dû me croire. Car la vertu ne peut être greffée sur notre souche originelle au point d'en chasser l'ancienne saveur. Je ne vous aimais pas.

Ophélie : Je n'en fus que plus trompée.

Hamlet : Va-t-en dans un cloître. Quoi, tu voudrais procréer des pécheurs ? Je suis moi-même moyennement vertueux, et pourtant je pourrais m'accuser de choses telles qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'ait pas mis au monde. Je suis très orgueilleux, vindicatif, ambitieux, et j'ai plus de forfaits en réserve que je n'ai de pensées pour les concevoir, d'imagination pour leur donner forme, ou de temps pour les accomplir. A quoi bon des êtres tels que moi qui se traînent entre ciel et terre ? Nous sommes de vraies crapules, tous, ne crois aucun de nous. Va-t-en dans un cloître... Où est votre père ?

Ophélie : A la maison, monseigneur.

Hamlet : Ferme les portes sur lui, qu'il n'aille pas faire le pitre en dehors de sa propre maison. Adieu.

Ophélie : Ô ciel clément, aide-le.

Hamlet : Si tu dois te marier, je te donnerai ce fléau pour dot : sois chaste comme la glace, pure comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Au cloître, adieu, ou si tu veux absolument te marier, épouse un pitre ; car les sages savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. Au cloître, allez... et vite. Adieu.

Ophélie : Puissances du ciel, guérissez-le.

Hamlet : J'ai entendu parler aussi de vos peintures. Dieu vous a donné un visage et vous vous en faites un autre. Vous frétillez, vous minaudez, et vous prenez des tons ; vous affublez de petits noms les créatures de Dieu et faites l'impudique sous des airs d'innocence. Allez, je n'en veux plus, cela m'a rendu fou. Je dis qu'il n'y aura plus de mariage. Ceux qui sont déjà mariés – tous sauf un – qu'ils vivent ; les autres resteront comme ils sont. Au cloître, allez ! (*Il sort.*)

Ophélie : Ô quel noble esprit est ici chaviré ! Du courtisan, du soldat, du savant, l'œil, la langue, le glaive, l'espérance et la rose d'un beau royaume, le miroir du goût et le modèle des formes, l'objet du respect de tous, ainsi détruit, défait ! Et moi, de toutes les femmes, la plus accablée et la plus misérable, moi qui suçais le miel de ses vœux musicaux, je vois à présent cette noble et souveraine raison comme une cloche mélodieuse, soudain fêlée, rauque, dissonante, cette forme incomparable et cette silhouette de jeunesse en sa fleur, ravagée de délire. O malheur à moi, avoir vu ce que j'ai vu, et voir ce que je vois.

Entrent le Roi et Polonius.

Claudius : L'amour ? Ses sentiments n'inclinent pas de ce côté, et ce qu'il disait, même si cela manquait un peu de forme, n'était pas de la folie. Il y a quelque chose dans son âme que couve sa mélancolie, et je redoute de voir éclore et sortir de l'œuf quelque danger ; pour l'empêcher, j'ai par une prompte résolution déterminé ceci : il partira sans délai pour l'Angleterre.

Polonius : C'est une bonne chose. Pourtant je crois toujours que l'origine et le commencement de son chagrin ont jailli d'un amour négligé. Eh bien, Ophélie ? Inutile de nous rapporter ce qu'a dit le seigneur Hamlet, nous avons tout entendu. Mon Seigneur, faites comme il vous plaira, mais si vous le croyez bon, après la pièce, laissez la reine, sa mère, seule avec lui le supplier de révéler son chagrin, qu'elle soit directe avec lui, moi je me posterai, avec votre accord, à portée d'oreille de tout leur entretien. Si elle ne le perce pas à jour, envoyez-le en Angleterre.

- Avant d'avoir rejeté Ophélie, Hamlet a accueilli une troupe de comédiens itinérants venus jouer au château d'Elseneur. Il s'est notamment adressé au plus jeune d'entre eux.

Hamlet : Vous, ma jeune dame et maîtresse ! Par Notre-Dame, depuis la dernière fois, Votre Grâce est plus proche du ciel de toute la hauteur d'un brodequin. Plaise à Dieu que votre voix n'ait pas le timbre fêlé.

- Car les rôles de femme étaient alors tenus par de jeunes garçons, rôles qu'ils quittaient quand ils avaient grandi et que leur voix avait mué.

- Ensuite, Hamlet s'est adressé au chef de la troupe.

Hamlet : Pouvez-vous jouer *Le meurtre de Gonzago* ?

Le premier comédien : Oui, monseigneur.

Hamlet : Vous donnerez cela demain soir. (*A part*) Le théâtre sera le lieu où je prendrai la conscience du roi.

- Le soir de la représentation, Claudius, Gertrude, Polonius, Ophélie et Hamlet sont parmi les spectateurs.

Musique

Gertrude : Viens ici, mon cher Hamlet, assieds-toi près de moi.

Hamlet : Non, tendre mère, voici métal plus attirant.

Il se tourne vers Ophélie.

Polonius (*à Claudius*) : O ho ! Vous avez remarqué ?

Hamlet (*se couchant aux pieds d'Ophélie*) : Madame, puis-je m'allonger entre vos genoux ?

Ophélie : Non, mon seigneur.

Hamlet : Je veux dire : ma tête sur vos genoux ?

Ophélie : Oui, mon seigneur.

Hamlet : Vous pensiez que je parlais d'explorer le riant bocage ?

Ophélie : Je ne pense rien, mon seigneur.

Hamlet : C'est une belle pensée de s'étendre entre les jambes d'une vierge.

Ophélie : Quoi, mon seigneur ?

Hamlet : Rien

Ophélie : Vous êtes gai, mon seigneur.

Hamlet : Qui, moi ?

Ophélie : Oui, mon seigneur.

Hamlet : Par Dieu, le roi de la gaudriole ! Qu'a-t-on de mieux à faire que d'être gai ? Car voyez comme ma mère a l'air enjoué et mon père est mort il y a moins de deux heures.

Ophélie : Non, deux fois deux mois, mon seigneur.

Hamlet : Si longtemps ? O ciel, mort depuis deux mois et pas encore oublié ! On peut donc espérer que la mémoire d'un grand homme lui survivra six mois.

Musique : Greensleeves Anonyme

Pantomime :

Entrent un Roi et une Reine. La Reine l'embrasse et il l'embrasse. Elle s'agenouille et fait au roi force protestations d'amour. Il la relève et incline sa tête sur la nuque de la Reine. Il s'étend. Le voyant endormi, elle le quitte. Entre alors un autre homme, qui ôte au Roi sa couronne, embrasse celle-ci, verse du poison dans l'oreille du dormeur, et le quitte. La Reine revient, trouve le Roi mort et s'abandonne au désespoir. L'Empoisonneur revient. Il feint de se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'Empoisonneur courtise la Reine avec des cadeaux. Elle semble un moment le repousser mais à la fin accepte son amour. Ils sortent.

Ophélie : Que signifie cela, mon seigneur ?

Hamlet : Parbleu, c'est une malice sournoise. Elle signifie un mauvais coup.

Ophélie : Sans doute que ce mime contient l'argument de la pièce.

Hamlet : Nous le saurons par ce gaillard. Les comédiens ne savent pas garder un secret : il faut qu'ils disent tout.

Ophélie : Nous dira-t-il le sens de ce spectacle ?

Hamlet : Oui, comme de tout spectacle que vous voudrez bien lui montrer. N'ayez pas honte de montrer, lui n'aura pas honte de vous en dire le sens.

Ophélie : Vous êtes grossier, vous êtes grossier. Je veux écouter la pièce.

Le comédien : « Pour nous et notre tragédie
Courbés devant votre clémence
Nous implorons votre patience. »

Il sort.

Hamlet : Est-ce un prologue ou la devise d'une bague ?

Ophélie : C'est bref, mon seigneur.

Hamlet : Comme l'amour d'une femme.

Musique. Entrent deux comédiens, le Roi et la Reine.

Le Roi de comédie : « Mon amour, hélas, je dois te quitter bientôt ;
Mes forces vives seront épuisées tantôt.
Dans ce bel univers après moi tu dois vivre,
Honorée, adorée, et peut-être un mari
Aussi tendre que moi... »

La Reine de comédie : « Maudit soit ce malheur.
Un tel amour serait trahison dans mon cœur
Dans un second mari, ô, que je sois damnée ;
Qui en prend un second a tué le premier. »

Hamlet (*à part*) : Ca, c'est de l'absinthe.

La Reine de comédie : « Qu'ici bas et là-haut une éternelle épreuve
Me traque si j'épouse encore, une fois veuve. »

Hamlet : Si elle se parjure à présent.

Le Roi de comédie : « C'est un profond serment. Ma douce, laisse un temps
Mon esprit s'engourdir, je voudrais en dormant
Tromper l'ennui du jour. »

La Reine de comédie : « Que le sommeil te berce,
Que jamais entre nous ne vienne de traverse. »

Musique. Elle sort. Il s'endort.

Hamlet : Madame, vous aimez cette pièce ?

Gertrude : La dame fait trop de serments, il me semble.

Hamlet : O, mais elle tiendra parole !

Claudius : Vous connaissez l'argument ? Ne contient-il aucune offense ?

Hamlet : Non, non, ce n'est qu'un jeu - ils s'empoisonnent par jeu. Aucune offense au monde.

Claudius : Comment appelez-vous cette pièce ?

Hamlet : « La Souricière » - métaphoriquement, pardi ! Cette pièce est l'image d'un meurtre commis à Vienne – Gonzago est le nom du Duc, sa femme s'appelle Baptista – vous allez voir. C'est un chef-d'œuvre de crapulerie, mais qu'importe ? Votre Majesté et nous qui avons l'âme libre, cela ne nous touche pas. (*Musique. Entre Lucianus.*) Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du Roi.

Ophélie : Vous faites bien le cœur, mon seigneur.

Hamlet : Je pourrais même servir d'interprète entre vous et votre amant si je pouvais voir se trémousser les marionnettes

Ophélie : Vous êtes piquant, mon seigneur, vous êtes piquant.

Hamlet : Il ne vous en coûterait qu'un petit cri d'émousser ma pointe.

Ophélie : Encore meilleur et encore pire.

Hamlet : C'est ainsi que vous mé-prenez vos maris : pour le meilleur et pour le pire. (*Musique*) Commence, meurtrier. Laisse-là tes maudites grimaces et commence. Vas-y.

Lucianus : « Noires pensées, main experte, drogue sûre, heure propice,
Nul être n'est témoin hormis l'instant complice,
Toi, fétide mixture composée avec des herbes de la minuit
Trois fois infectées et trois fois flétries,
Que ta magie native et tes propriétés
Usurpent en un instant sa vie et sa santé. »

Il verse le poison dans l'oreille du dormeur.

Hamlet : Il l'empoisonne dans son jardin pour s'emparer de sa couronne. Son nom est Gonzago. L'histoire est parvenue jusqu'à nous, écrite dans un excellent italien. Vous allez voir maintenant comment le meurtrier gagne l'amour de la femme de Gonzago.

Ophélie : Le roi se lève.

Hamlet : Quoi, effrayé par un coup de feu à blanc ?

Gertrude : Êtes-vous souffrant, mon seigneur ?

Polonius : Arrêtez la pièce.

Claudius : Donnez-moi de la lumière. Partons.

Polonius : Lumière, lumière, lumière.

- Le roi Claudius est alors envahi par le remords.

Claudius: Ô mon crime est rance, il sent jusqu'au ciel. Il a sur lui la plus antique et la première des malédictions... Le meurtre d'un frère. (*Il s'agenouille.*)

Hamlet : Là, je pourrai le faire à pic ; là, il est en prières. Et là, je le ferai. (*Il tire son épée.*) Ainsi il va au ciel. Et suis-je alors vengé si je le prends quand il purge son âme ? Non. Arrête, épée, et connais une occasion plus terrible : quand il sera dans quelque action qui n'a pas de saveur de rédemption. Alors, culbute-le et que son âme soit aussi damnée que l'enfer où elle ira. Ma mère attend.

- Comme l'a réglé Polonius, Gertrude a demandé à voir Hamlet seule à seul.

Polonius : Il va venir tout de suite. Dites-lui que ses farces ont été trop débridées, qu'on ne les supporte plus.

Gertrude : Je vous le garantis. Retirez-vous, je l'entends qui vient.

Polonius se cache derrière la tenture. Entre Hamlet.

Hamlet : Eh bien mère, qu'y a-t-il ?

Gertrude : Hamlet, tu as gravement offensé ton père.

Hamlet : Mère, vous avez gravement offensé mon père.

Gertrude : Avez-vous oublié qui je suis.

Hamlet : Non, par la Croix. Vous êtes la Reine, la femme du frère de votre mari, et à mon grand regret, vous êtes ma mère.

Gertrude : Eh bien, je vais vous opposer des gens qui sauront vous parler.

Hamlet : Vous ne bougerez pas. Vous ne partirez pas avant que je vous aie tendu un miroir où vous pourrez voir jusqu'au fond de vous-même.

Gertrude : Que veux-tu faire ? Tu ne veux pas m'assassiner ? A l'aide, ho !

Polonius (derrière la tenture) : Holà ! De l'aide !

Hamlet : Qu'est-ce ? Un rat ! Mort, un ducat qu'il est mort !

Il plonge sa rapière à travers la tenture. Polonius crie.

Gertrude : Malheur à moi, qu'as-tu fait ?

Hamlet : Est-ce le Roi ?

Il soulève la tenture et découvre Polonius, mort.

Gertrude : Ô acte écervelé et sanglant.

**Chant : *Chanson d'Ophélie* extraite de *Hamlet* d'Ambroise Thomas –
Livret : Michel Carré et Jules Barbier d'après Shakespeare (seconde strophe)**

*La sirène
Passe et vous entraîne
Sous l'azur du lac endormi.
L'air se voile,
Adieu ! Blanche étoile !
Adieu ciel, adieu doux ami !
Heureuse l'épouse
Au bras de l'époux !
Mon âme est jalouse
D'un bonheur si doux !
Sous les flots endormis,
Ah ! Pour toujours, adieu, mon doux ami !*

ENTRACTE

SECONDE PARTIE

Musique

- Claudius se sert du meurtre de Polonius pour justifier le départ d'Hamlet en Angleterre. Il demande à deux amis du prince, Rosencrantz et Guildenstern de l'accompagner. Et il leur confie un parchemin cacheté, adressé au Roi d'Angleterre, où il est écrit de faire tuer Hamlet.

- Quant à Ophélie, elle perd la raison.

Gertrude : Je ne veux pas lui parler.

Horatio : Elle insiste, en vérité elle divague. Son état fait vraiment pitié.

Gertrude : Que veut-elle ?

Horatio : Elle parle beaucoup de son père, dit qu'elle sait que le monde est plein de chasse-trapes, et soupire et se frappe le cœur, donne des coups de pied rageurs pour des riens, dit des choses ambiguës qui ne portent qu'une moitié de sens. Sa parole n'est rien, mais l'usage chaotique qu'elle en fait pousse les auditeurs à reconstruire un sens. Ils s'y efforcent et recousent ses mots avec le fil de leurs propres pensées, et comme des clins d'œil, des hochements de tête, des gestes les accompagnent. En vérité, ces mots feraient croire qu'on pourrait deviner, rien de certain assurément, mais beaucoup de propos malheureux. Il serait bon qu'on lui parle car elle pourrait répandre de dangereuses conjectures dans les esprits malveillants.

Gertrude : Qu'elle entre. (*A part*) A mon âme malade - telle est la vraie nature du péché – la moindre chose paraît le prologue d'une calamité. Si pleine de méfiance est la culpabilité qu'elle se dévoile par peur d'être dévoilée.

Entre Ophélie.

Ophélie : Où est la belle majesté du Danemark ?

Gertrude : Eh bien, Ophélie ?

Chant : *How should I your true love know* (première strophe) Walsingham
How should I your true love know
From another one ?
By his cockle hat and staff
And his sandal shoon.

Ophélie : « Comment pourrais-je distinguer
Ton fidèle amour d'un autre ?
A ses sandales, a son bâton
A la coque de son chapeau. »

Gertrude : Hélas, douce dame, que signifie cette chanson ?

Ophélie : Vous dites? Non, de grâce, écoutez

Chant : *How should I your true love know* (deuxième strophe) **Walsingham**

*He is dead and gone, lady,
He is dead and gone,
At his head a grass-green turf,
At his heels a stone.*

Ophélie : « Il est mort, il s'en est allé, Madame,
Il est mort, il s'en est allé,
A sa tête est l'herbe verte,
Une pierre est à ses pieds. »
O ho !

Gertrude : Voyons, Ophélie...

Ophélie : De grâce, écoutez.

Chant : *How should I your true love know* (troisième strophe -début)

Walsingham

White his shroud as the mountain snow -

Ophélie : « Blanc son linceul comme la neige des monts... »

Entre Claudius.

Gertrude : Hélas, voyez, mon seigneur !

Chant : *How should I your true love know* (troisième strophe - suite)

Walsingham

*Larded with sweet flowers,
Which bewept to the grave did not go
With true-love showers.*

Ophélie : « Jonché de fleurs si belles
Qui, à sa tombe, n'ont pas été
Le pleurer d'une pluie d'amour fidèle. »

Claudius : Comment allez-vous, gentille dame ?

Ophélie : Bien, Dieu vous aide. On dit que la chouette était la fille d'un boulanger. Seigneur, nous savons ce que nous sommes mais nous ne savons pas ce que nous serons. Dieu soit à votre table !

Claudius : Elle pense à son père!

Ophélie : De grâce, pas un mot de cela, mais si on vous demande ce que cela veut dire, dites ceci :

Chant : *Tomorrow is Saint Valentine's day* (deux premières strophes)

William Linley

*Tomorrow is Saint Valentine's day
All in the morning betime,
And I a maid at your window
To be your Valentine.*

*Then up he rose, and donned his clothes,
And dumped the chamber door ;
Let in the maid, that out a maid
Never departed more.*

Ophélie : « Demain c'est la Saint-Valentin,
Debout dans le petit matin,
Et moi vierge à ta fenêtre,
Qui ta Valentine dois être

Il se leva et se vêtit,
Ouvrit la porte de la chambre,
Entra la vierge, mais vierge
Jamais elle n'en sortit. »

Claudius : Gentille Ophélie !

Ophélie : Vraiment, soit dit sans juron, je vous dirai la fin !

Chant : *Tomorrow is Saint Valentine's day* (troisième et quatrième strophes) William Linley – Transcription : Frederick Sternfeld

*By Gis, and by Saint Charity,
Alack, and fie for shame !
Young men will do't if they come to't
By Cock, they are to blame*

*Quoth she « Before you tumbled me,
You promised me to wed. »
So would I a done, by yonder sun,
And thou hast no come to my bed*

Ophélie : « Jésus et Sainte Charité,
Hélas, honte que diable !
Les gars le font sans hésiter...
Par Queue, ils sont blâmables.

Avant de me troussez, dit-elle,
Tu me promis d'être mon mari.
C'est ce que j'aurais fait, ma belle,
Si tu n'étais pas venue dans mon lit. »

Claudius : Depuis combien de temps est-elle comme ça ?

Ophélie : J'espère que tout ira bien. Il faut être patient. Mais je ne peux m'empêcher de pleurer à la pensée qu'ils voulaient le coucher dans la terre froide. Mon frère le saura. Et, sur ce, je vous remercie de vos bons conseils. Holà, mon carrosse ! Bonne nuit, mesdames, bonne nuit. Douces dames, bonne nuit, bonne nuit.

Elle sort.

Claudius (*à Horatio*) : Suivez-là de près ; veillez bien sur elle, je vous prie.

- Et Laerte, le frère d'Ophélie, est revenu de France.

Laerte : Où est mon père ?

Claudius : Mort.

Gertrude : Mais pas par lui !

Claudius : Bon Laerte, parce que tu désires savoir la vérité sur la mort de ton cher père, est-il inscrit dans ta vengeance que, raflant tout, tu dois ruiner ami et ennemi, gagnant et perdant ?

Laerte : Rien que ses ennemis.

Claudius : Veux-tu les connaître alors ?

Laerte : Qu'y a-t-il, quel est ce bruit ? (*Entre Ophélie*) Feu, dessèche mon cerveau. Larmes sept fois salées, brûlez le sens et la vertu de mon œil. Par le ciel, ta folie sera payée d'un poids si lourd que, sur la balance, je ferai pencher le fléau. Ô rose de Mai ! Chère vierge, tendre sœur, douce Ophélie. Ô cieus, est-il possible que l'esprit d'une jeune vierge soit aussi mortel que la vie d'un vieil homme ? La nature est délicate dans l'amour, elle abandonne une précieuse part d'elle-même à l'être qu'elle aime.

Chant : *They bore him barefaced on the bier* sur la mélodie de *And will a not come again ?* Transcription : Frederick Sternfeld

*They bore him barefaced on the bier,
Hey non nony, nony, hey nony,
And on his grave rained many a tear -*

Ophélie : « Sans linceul ils l'ont porté en bière
Tra la la la la Tra la la la la
Sur sa tombe des pluies de larmes coulèrent. »

Laerte : Aurais-tu tous tes esprits pour m'exhorter à la vengeance, ils ne pourraient pas me persuader ainsi.

Ophélie : Vous devez chanter : « En terre, en terre » et vous : « Descendez-le en terre. » Ô, comme ce refrain est à propos ! C'est l'intendant perfide qui ravi la fille de son maître.

Laerte : Ce néant est plus que la raison.

Ophélie (à Laerte) : Voici du romarin, c'est pour le souvenir. De grâce, mon amour, souviens-toi. Et voici des pensées, c'est pour la pensée.

Laerte : Leçon de la folie ! Pensée et souvenir associés.

Ophélie (à Claudius) : Voici pour vous du fenouil et des colombines. (*à Gertrude*) Et pour vous voici du souci. Et en voici pour moi. Le dimanche on l'appelle l'herbe de la grâce. Ô, il nous faut porter notre souci de façon différente. Voici une marguerite. J'aurais voulu vous donner des violettes mais elles se sont toutes fanées quand mon père est mort. On dit qu'il a fait une bonne fin.

Chant : *For bonny sweet Robin is all my joy.* Transcription : Frédéric Sternfeld

For bonny sweet Robin is all my joy.

Ophélie : « Car mon doux Robin est toute ma joie. »

Laerte : Pensées et deuil, souffrance, l'enfer lui-même, elle tourne tout en grâce et en beauté.

Chant : *And will a not come again ?* Transcription : Frederick Sternfeld

*And will a not come again ?
And will a not come again ?
No, no, he is dead,
Go to thy death-bed,
He never will come again.*

*His beard as white as snow,
All flaxen with his poll.
He is gone, he is gone,
And we cast away moan.
God-a-mercy on his soul*

Ophélie : « Et il ne reviendra plus ?
Et il ne reviendra plus ?
Non, non, il est mort,
Va à ton lit de mort,
Il ne reviendra jamais plus.

Sa barbe était blanche comme neige,
De chanvre était sa tête.
Il est parti, il est parti.
Rien ne sert de pleurer sur lui.
De son âme, Dieu ait merci. »
Et de toutes les âmes chrétiennes, Dieu soit avec vous.

Musique

- Sur le navire qui l'emmène en Angleterre, Hamlet décachette en secret le parchemin écrit par Claudius et apprend l'ordonnance de sa mort. Il le remplace par un autre parchemin cacheté commandant que soient tués les porteurs du message, Rosencrantz et Guildenstern. Le navire se fait alors attaquer par des pirates et Hamlet se retrouve être leur seul prisonnier. S'étant fait ami de ces pirates, il rentre au Danemark où il retrouve Horatio.

- Au château d'Elseleur, la mort frappe encore.

Gertrude : Un malheur marche sur les talons d'un autre tant ils se suivent de près. Votre sœur s'est noyée, Laerte.

Laerte : Noyée ? Mais où ?

Musique

Gertrude : Un saule pousse en travers du ruisseau qui montre ses feuilles blanches dans le miroir de l'eau. C'est là qu'elle tressa d'ingénieuses guirlandes de boutons d'or, d'orties, de pâquerettes et de longues fleurs pourpres que les bergers hardis nomment d'un nom grossier mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, aux rameaux inclinés, se haussant pour suspendre sa couronne de fleurs, une branche envieuse cassa et ses trophées, herbeux comme elle, sont tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements s'ouvrirent, et telle une sirène, un temps, ils l'ont portée, cependant qu'elle chantait des bribes de vieux airs, insensible à sa propre détresse, ou pareille à une créature née dans cet élément et faite pour y vivre. Mais bientôt ses habits, lourds de ce qu'il avaient bu, tirèrent l'infortunée de ces chants mélodieux vers une mort boueuse.

Laerte : Hélas, elle est donc noyée ?

Gertrude : Noyée, noyée.

Laerte : Trop d'eau déjà pour toi, pauvre Ophélie, je m'interdis les larmes. Pourtant c'est notre nature. Elle suit son cours, la pudeur dira ce qu'elle voudra. (*Il pleure.*) Quand ces larmes auront coulé, la femme en moi sera tarie.

Chant : *La mort d'Ophélie* Hector Berlioz – Paroles : Ernest Legouvé d'après Shakespeare

*Auprès d'un torrent Ophélie
Cueillait, tout en suivant le bord,
Dans sa douce et tendre folie,
Des pervenches, des boutons d'or,
Des iris aux couleurs d'opale,
Et de ces fleurs d'un rose pâle
Qu'on appelle des doigts de mort.*

Ah!

*Puis, élevant sur ses mains blanches
Les rians trésors du matin,
Elle les suspendait aux branches,
Aux branches d'un saule voisin.
Mais trop faible le rameau plie,
Se brise, et la pauvre Ophélie
Tombe, sa guirlande à la main.*

*Quelques instants sa robe enflée
La tint encor sur le courant
Et, comme une voile gonflée,
Elle flottait toujours chantant,
Chantant quelque vieille ballade,
Chantant ainsi qu'une naïade
Née au milieu de ce torrent.*

*Mais cette étrange mélodie
Passa, rapide comme un son.
Par les flots la robe alourdie
Bientôt dans l'abîme profond
Entraîna la pauvre insensée,
Laissant à peine commencée
Sa mélodieuse chanson.*

Ah!

- A propos de la mort d'Ophélie, Gertrude parle donc d'un accident. Mais pourquoi Shakespeare la lui fait-il raconter avec tant de détails ? N'est-ce que pour le plaisir de la description poétique ? Ne serait-ce pas aussi pour cacher le décès par suicide ?

- Et pourquoi la reine le cacherait-elle ?

- Par culpabilité. Parce que le suicide d'Ophélie serait dû à la mort de son père, Polonius. Et l'assassinat de Polonius, victime involontaire de Hamlet dans sa volonté de venger son père, est lié à l'inceste commis par Gertrude.

- D'ailleurs, en creusant la tombe d'Ophélie, l'un des fossoyeurs ne croit pas à la cause accidentelle de sa mort.

Cris de corbeaux. Ciel sombre.

Premier fossoyeur : Doit-elle être enterrée en terre chrétienne, alors qu'elle a volontairement recherché son salut ?

Second fossoyeur : Je te dis que oui, donc creuse tout de suite sa tombe. Le coroner a mené l'enquête et a décidé l'enterrement en terre chrétienne.

Premier fossoyeur : Comment est-ce possible, à moins qu'elle se soit noyée elle-même par légitime défense ?

Second fossoyeur : Ma foi, c'est ce qu'il a décidé.

Premier fossoyeur : Ca doit être *à son corps offensant*, impossible autrement.

Second fossoyeur : Non mais écoute, Compère Piocheur...

Premier fossoyeur : Tu permets. Ici est l'eau: bon. Ici est l'homme : bon. Si l'homme va à l'eau et se noie, c'est, qu'il le veuille ou non, qu'il y va ; retiens bien ça. Mais si l'eau vient à lui et le noie, il ne se noie pas lui-même. *Ergo*, celui qui n'est pas coupable de sa mort n'a pas écourté sa vie.

Second fossoyeur : Mais est-ce la loi ?

Premier fossoyeur : Parbleu, oui, la loi de l'enquête du coroner.

Second fossoyeur : Veux-tu que je te dise ? Si ça n'avait pas été une demoiselle de la noblesse, elle n'aurait pas été enterrée en terre chrétienne.

Premier fossoyeur : Voilà, tu l'as dit. Et c'est bien malheureux que les gens de la haute aient plus de privilèges dans ce monde pour se noyer ou se pendre que les simples chrétiens. Passe-moi la bêche. Il n'y a pas de plus ancienne noblesse que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs. Ils perpétuent le métier d'Adam.

Second fossoyeur : Etait-il gentilhomme ?

Premier fossoyeur : Il fut le premier à manier le fer.

Second fossoyeur : Allons donc, il n'en avait pas.

Premier fossoyeur : Comment, es-tu un païen ? Comment comprends-tu l'Ecriture ? L'Ecriture dit qu'Adam bêchait. Pouvait-il bêcher sans manier le fer ?

Second fossoyeur : Qui est-ce qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navire ou le charpentier ?

Premier fossoyeur : Le fossoyeur. Les maisons qu'il bâtit durent jusqu'au Jugement Dernier. Allez, va chez Yaughan me chercher un pot de bière.

Sort le Second Fossoyeur. Le Premier Fossoyeur continue à creuser.

Chant : « In youth when I did love » (première strophe)

Adaptation : Frederick Sternfeld

*In youth when I did love, did love,
Methought it was very sweet
To contract, O-the-time for-a-my behove,
O methought there-a- was nothing-a-meet*

Premier fossoyeur : « Quand je faisais l'amour, l'amour
Dans ma jeunesse
Le temps me paraissait trop court
Pour mes prouesses. »

Pendant qu'il chante, entrent Hamlet et Horatio.

Hamlet : Ce gaillard n'a-t-il pas le sens de sa besogne, qu'il chante en creusant des tombes ?

Horatio : L'habitude lui a rendu la chose naturelle.

Hamlet : C'est juste, la main qui travaille peu a le toucher plus délicat.

Chant : « In youth when I did love » (deuxième strophe)

Adaptation : Frederick Sternfeld

*But age with his stealing steps
Hath caught me in his clutch
And hath shipped me intil the land
As if I had never been such*

Premier fossoyeur : « Mais l'âge à pas furtifs
M'a pris dans sa griffe
Et embarqué de l'aut'côté,
Adieu l'jeun'freluquet ! »

Il envoie rouler un crâne.

Hamlet : Ce crâne avait une langue et pouvait chanter jadis. Cette crapule le jette par terre comme si c'était la mâchoire de Caïn, l'auteur du premier meurtre. C'était peut-être la caboche d'un intrigant que cet âne envoie paître, d'un qui croyait pouvoir circonvenir Dieu, pourquoi pas ?

Horatio : Peut-être, mon seigneur.

Hamlet : Ou celle d'un courtisan, qui savait dire : « Bonjour, mon bon seigneur. Comment vous portez-vous, mon bon seigneur ? » C'est peut-être mon seigneur Untel qui vantait le cheval de mon seigneur Untel dans l'idée de l'obtenir, pourquoi pas ?

Horatio : Pourquoi pas, mon seigneur.

Hamlet : Absolument... et maintenant, il appartient à Notre-Dame-des-Larves, il a perdu ses mandibules et se fait marteler le caisson par la bêche d'un fossoyeur. Belle révolution pour qui sait la voir. Ces os n'ont-ils coûté à élever que pour jouer au palet avec ? Les miens me font mal d'y penser.

Chant : « *In youth when I did love* » (troisième strophe)

Adaptation : Frederick Sternfeld

*A pickaxe and a spade, a spade
For and a shrouting-sheet ;
O, a pit a clay for to be made
For such a guest is meet.*

Premier fossoyeur : « Une pioche et une bêche, bêche,
Un linceul pour drap
Un trou dans la terre, terre,
Pour seul habitat. »

Il envoie rouler un autre crâne.

Hamlet : En voilà un autre. Eh bien, c'est peut-être le crâne d'un homme de loi ? Comment peut-il souffrir que ce furieux gremlin lui cogne le caisson à coups de pelle sale sans lui intenter un procès pour coups et blessures ? Je veux parler à ce gaillard. - A qui est cette tombe, l'ami ?

Premier fossoyeur : A moi, monsieur.
« Un trou dans la terre, terre,
Pour seul habitat. »

Hamlet : Je crois qu'elle est à toi, en effet, parce que tu es dedans.

Premier fossoyeur : Vous n'y êtes pas, monsieur, donc elle n'est pas à vous. Pour ma part, je n'y suis pas couché dedans et pourtant elle est à moi.

Hamlet : Toi qui es dedans, tu te donnes les dehors d'y être et dis qu'elle est à toi. Mais elle est pour les morts et pas pour les vivants, donc tu mens.

Premier fossoyeur : Vivant mensonge, monsieur, qui va vous revenir.

Hamlet : Pour quel homme creuses-tu ?

Premier fossoyeur : Pour aucun, monsieur.

Hamlet : Pour quelle femme alors ?

Premier fossoyeur : Pour aucune non plus.

Hamlet : Qui doit être enterré là ?

Premier fossoyeur : Une qui fut femme, monsieur, mais paix à son âme, elle est morte.

Hamlet : Depuis combien de temps es-tu fossoyeur ?

Premier fossoyeur : Depuis le jour où le jeune Hamlet est né, celui qui est fou et qu'on a envoyé en Angleterre.

Hamlet : Tiens donc... Pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

Premier fossoyeur : Pourquoi ? Parce qu'il était fou. Il va retrouver ses esprits, là-bas. Sinon, ça n'aura pas beaucoup d'importance là-bas.

Hamlet : Pourquoi ?

Premier fossoyeur : Ca ne se verra pas là-bas. Là-bas, ils sont aussi fous que lui.

Hamlet : Comment est-il devenu fou ?

Premier fossoyeur : Très étrangement, dit-on.

Hamlet : Comment ça, « étrangement » ?

Premier fossoyeur : Ma foi, en perdant l'esprit.

Hamlet : Sous l'empire de quoi ?

Premier fossoyeur : L'empire de Danemark, pardi. Ca fait trente ans que je suis fossoyeur ici, depuis ma jeunesse.

Hamlet : Combien de temps un homme peut-il rester dans la terre avant de pourrir ?

Premier fossoyeur : Ma foi, huit ou neuf ans... s'il n'est pas pourri avant. Tenez, ce crâne-là, il est dans la terre depuis vingt-trois ans.

Hamlet (*prenant le crâne*) : Je t'en prie, Horatio, dis-moi une chose.

Horatio : Laquelle, mon seigneur ?

Hamlet : Crois-tu qu'Alexandre avait cette figure-là dans la terre ?

Horatio : Absolument.

Hamlet : Et qu'il puait comme ça ? Pouah !

Il pose le crâne.

Horatio : Absolument, mon seigneur.

Hamlet : A quels vils usages nous retournons, Horatio ! Voyons, l'imagination ne peut-elle suivre la trace de la noble poussière d'Alexandre et la retrouver en train de calfater un fût ?

Horatio : Ce serait raisonner trop subtilement que de raisonner ainsi.

Hamlet : Non, ma foi, pas du tout. Il suffit de suivre sa trace avec assez de vraisemblance et sans extrapoler. Alexandre est mort. Alexandre a été enterré, Alexandre retourne à la poussière, la poussière à la terre ; et pourquoi avec cette terre qu'il est devenu, ne peut-on boucher une barrique de bière ? Mais chut, chut, un instant, voici le Roi, la Reine.

Entrent des gens qui portent un cercueil, un prêtre, le Roi, la Reine.

Hamlet : Qui suivent-ils ? Et pourquoi ces rites tronqués ? C'est le signe que le corps qu'il suivent a, d'une main désespérée, détruit sa propre vie. Il était de haut rang. Cachons-nous un instant et observons.

Laerte : Pas d'autre cérémonie ?

Hamlet : C'est Laerte, un très noble jeune homme. Observons.

Laerte : Pas d'autre cérémonie ?

Le prêtre : Ses obsèques ont été célébrées avec toute la latitude permise. Sa mort était douteuse ; Et si un ordre supérieur n'avait pas prévalu sur l'usage, elle aurait reposé en terre non sanctifiée jusqu'aux trompettes du Jugement. Au lieu de prières charitables, des tessons, des pierres et des cailloux auraient été jetés sur elle. On lui a pourtant accordé les guirlandes des vierges et des brassées de fleurs sur sa tombe. Le glas et la pompe funéraire l'escortent à son dernier séjour.

Laerte : On ne peut rien faire de plus ?

Le prêtre : Rien de plus. Ce serait profaner le service des morts que de chanter un grave requiem comme pour le repos des âmes parties en paix.

Laerte : Mettez-là en terre. Et de sa chair pure et immaculée, que naissent des violettes. Je te le dis, prêtre grossier, ma sœur sera un ange secourable quand toi tu brûleras en enfer.

Hamlet : Quoi, la belle Ophélie !

Gertrude (*répandant des fleurs*) : Douces fleurs pour la très douce. Adieu. J'espérais que tu épouserais mon Hamlet : Je comptais parer ton lit nuptial, douce vierge, et non fleurir ta tombe.

Laerte : Ô qu'un triple malheur s'abatte dix fois triple sur la tête maudite dont l'acte criminel l'a privée de sa vive intelligence. Cessez de répandre la terre, que je la prenne encore une fois dans mes bras. (*Il saute dans la tombe.*) Et maintenant amoncellez votre poussière sur le vivant et la morte, jusqu'à ce que de ce creux vous fassiez une montagne.

Hamlet : Quel est celui dont l'affliction revêt une telle emphase, dont le cri de douleur ensorcelle les astres vagabonds et les fait s'arrêter comme des auditeurs frappés d'effroi ? Me voici, moi, Hamlet le Danois.

Laerte (*l'agrippant*) : Le diable prenne ton âme !

Hamlet : Tu ne pries pas bien. Je te prie, ôte tes doigts de ma gorge, car bien que je ne sois pas bilieux et emporté, je sens en moi quelque chose de dangereux que ta sagesse fera bien de craindre. Ôte ta main.

Claudius : Séparez-les.

Gertrude : Hamlet ! Hamlet !

Le prêtre : Messieurs !

Horatio : Mon bon seigneur, calmez-vous.

Hamlet : Non, je veux me battre avec lui sur ce thème jusqu'à ce que mes paupières ne bougent plus.

Gertrude : Ô mon fils, sur quel thème ?

Hamlet : J'aimais Ophélie. Quarante mille frères ne pourraient avec tout leur amour atteindre la somme du mien. Que ferais-tu pour elle ?

Claudius : Oh, il est fou, Laerte.

Gertrude : Pour l'amour de Dieu, laissez-le.

Hamlet : Sangdieu, montre-moi ce que tu ferais. Pleurer, te battre, jeûner, te lacérer toi-même ? Je le ferai. Viens-tu ici pour geindre ? Pour me narguer en sautant dans sa tombe ? Laisse-toi enterrer vif avec elle, j'en fais autant. Et si tu te targues de montagnes, qu'on déverse sur nous des milliers d'arpents.

Gertrude : C'est là pure folie, et la crise va le travailler ainsi un moment. Bientôt, patient comme la colombe, quand sa couvée dorée vient d'éclore, il restera assis, silencieux et prostré.

Hamlet : Ecoutez-moi, monsieur, pourquoi me traitez-vous de la sorte ? Je vous ai toujours aimé. Mais peu importe, le chat peut miauler, le chien aura son heure.

- Donc le prêtre suppose que la mort d'Ophélie est due à un suicide.

- Ce serait pour cette raison que Hamlet est si culpabilisé lors de son enterrement. Outre le meurtre de son père, n'a-t-il pas désespéré Ophélie en la rejetant ?

- Ne l'a-t-il pas aussi rendue folle pour de bon en simulant la folie ? Et lui, qui pense à se donner la mort mais ne peut se résoudre à le faire, ne lui a-t-il pas transmis ses idées suicidaires ? Hamlet est alors un double inversé d'Ophélie, interprétée par un garçon à l'époque de Shakespeare. Et en résolvant ainsi l'énigme de la mort d'Ophélie, on peut résoudre celle de la personnalité de Hamlet.

- En outre, Ophélie, dans sa démence, n'annonce-t-elle pas son suicide ?

Ophélie : J'espère que tout ira bien, il faut être patient.

- Et le médecin légiste, le coroner, aurait menti en concluant à l'accident pour permettre l'enterrement chrétien, Claudius le lui ayant demandé par égard pour la défunte.

- Mais en faisant cette demande au coroner, Claudius n'aurait-il pas plutôt déguisé un crime, comme il l'a fait pour son frère. Ophélie n'était-elle pas un témoin gênant dont il devait se débarrasser ? Car elle aurait compris le fratricide lors de la représentation théâtrale.

Ophélie : Le roi se lève.

- Et, dans sa sibylline folie, elle ferait allusion au fait qu'il a pris la femme de son frère.

Ophélie : C'est l'intendant perfide qui a ravi la fille de son maître.

- Mais si l'on ne peut être sûr du sens de ces répliques, la fin de la pièce, elle, est d'une terrible évidence.

- Claudius pousse Laerte à venger la mort de son père. Et il ourdit avec lui un assassinat maquillé en accident lors d'un combat d'escrime où le fleuret de Laerte doit être empoisonné. Si le stratagème échoue, il donnera une coupe de vin également empoisonné à Hamlet.

Musique

Claudius : Venez, Hamlet, venez, et prenez cette main que vous tend la mienne.

Il met la main de Laerte dans celle de Hamlet.

Hamlet : Donnez-moi votre pardon, monsieur. Je vous ai fait du tort.

Laerte : Je prends pour amitié votre offre d'amitié.

Hamlet (à Osric) : Osric, donnez-nous les fleurets.

Laerte : Allons, un pour moi.

Claudius : Si Hamlet porte la première botte, le Roi boira à l'endurance d'Hamlet et dans la coupe jettera une grosse perle.

Hamlet : En garde, monsieur.

Laerte : En garde, monseigneur.

- Pour que Claudius puisse mettre dans la coupe la perle qui empoisonnera le vin, Laerte perd d'abord volontairement.

Hamlet : Une.

Laerte : Non.

Hamlet : Jugement.

Osric : Une touche, très nette, une touche.

Laerte : Bien, reprenons.

Claudius : Arrêtez, donnez-moi à boire. Hamlet, cette perle est à toi. A ta santé.

Musique.

Claudius : Donnez-lui la coupe.

Hamlet : Je jouerai cet assaut d'abord. Posez-la pour l'instant. En garde.

- Lors du second assaut, Laerte perd ses moyens et Hamlet gagne à nouveau.

Hamlet : Une autre touche. Qu'en dites-vous ?

Laerte : Je le reconnais.

Claudius : Notre fils va gagner.

Gertrude : La Reine boit à ta fortune, Hamlet.

Claudius : Gertrude, ne buvez pas.

Gertrude : Si, mon seigneur, je vous en prie, pardonnez-moi.

Elle boit et offre la coupe à Hamlet.

Claudius (à part) : C'est la coupe empoisonnée. Il est trop tard.

Hamlet : Je n'ose pas boire encore, madame – tout à l'heure.

Laerte (à part, à Claudius) : Mon seigneur, cette fois, je le touche.

Claudius (à part, à Laerte) : Je ne le crois pas.

Laerte (à part) : Et pourtant, cela va contre ma conscience.

Hamlet : En garde pour la troisième passe, Laerte. Vous ne faites que baguenauder. De grâce, allez-y plus violemment.

- Laerte blesse Hamlet par trahison. Ils se battent alors violemment. Et dans le corps à corps, ils échangent leurs rapières.

Claudius : Séparez-les. Ils sont furieux.

Hamlet : Non, en garde.

- Ils se battent à nouveau. Et cette fois, Hamlet touche Laerte avec l'épée empoisonnée.

La Reine tombe.

Osric : Voyez la Reine, là, ho !

Horatio : Ils saignent tous les deux. Comment vous sentez-vous, mon seigneur ?

Osric : Comment vous sentez-vous, Laerte ?

Laerte : O, comme une bécasse prise à son propre piège, Osric. Et justement tué par ma propre trahison.

Hamlet : Comment va la Reine ?

Claudius : Elle s'est évanouie à la vue de leur sang.

Gertrude : Non, non, le vin, le vin ! Mon cher Hamlet ! Le vin ! Je suis empoisonnée.

Elle meurt.

Hamlet : O infamie ! Verrouillez les portes. Trahison. Démasquez-là.

Sort Osric.

Laerte : La voici, Hamlet. Tu es mort. Aucun remède ne peut te rétablir. En toi, il n'y a plus une demi-heure de vie. L'arme de ta trahison est dans ta main, envenimée. La ruse infecte s'est retournée contre moi. Je suis couché pour ne plus jamais me relever. Le Roi... le Roi est coupable.

Hamlet : La pointe aussi est envenimée ! Alors, venin, à l'œuvre. (*Il blesse le Roi.*) Tiens, incestueux, assassin, Danois damné, finis cette potion. Ta perle y est-elle ? Rejoins ma mère. Horatio, je suis mort et, toi, tu vis.

Horatio : Ne croyez pas cela. Je suis plus un antique Romain qu'un Danois. Ici il reste encore un peu de cette liqueur.

Hamlet : Si tu es un homme, donne-moi la coupe. O Dieu, Horatio, puise ton souffle dans la douleur pour dire mon histoire. Dis cela et les événements grands et petits qui m'ont déterminé... Le reste est silence.

Il meurt.

- Si le silence dont parle Hamlet est notre seule certitude, Ophélie dit notre incertitude.

Ophélie : Nous savons ce que nous sommes mais nous ne savons pas ce que nous serons.

Chant : *La mort d'Ophélie* (Hector Berlioz – Ernest Legouvé d'après Shakespeare)

Reprise de la dernière partie (vocalise).

Les lumières s'éteignent.

